

À TES PIEDS

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS MICHEL LAFON

Délivre-moi, 2013

Possède-moi, 2013

Aime-moi, 2013

Te désirer, 2014

T'enflammer, 2014

T'envoûter, 2015

Sur tes lèvres, 2016

Sur ta peau, 2016

J. KENNER

À TES PIEDS

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Valentine Vignault



Titre original
Under my skin

© Julie Kenner, 2015.

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Première publication en langue originale par Bantam Books, une maison d'édition de The Random House Publishing Group, une division de Penguin Random House LLC, New York.

Ouvrage publié avec l'accord de Bantam Books.

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française.

118, avenue Achille-Peretti – CS 70024

92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.michel-lafon.com

Ah, la paix qui règne sur ces moments où l'on ne dort plus tout à fait, sans être encore tout à fait réveillé. Ces douces minutes qui semblent s'étirer en heures, chaudes et réconfortantes, comme une offrande consentie par un univers bienveillant.

C'est un monde peuplé de rêves, un monde sûr. Un monde en ordre. Je veux m'y installer pour de bon, et rester douillettement nichée en son sein.

Mais souvent les rêves se transforment en cauchemars, et tandis que j'arpente les couloirs du sommeil, la terreur tend vers moi sa main glaciale. Mon pouls s'accélère, ma respiration se fait courte. Je veux me pelotonner contre lui, j'ai besoin de son contact, mais il n'est pas là, et soudain je me réveille en sursaut, poisseuse de sueur. Mon cœur bat si fort qu'il pourrait me briser une côte ou deux.

Jackson.

Je suis réveillée à présent, seule et désorientée, en proie à une folle panique. J'ai peur, mais je ne me rappelle plus pourquoi.

Très vite, trop vite, tout me revient. Les souvenirs affluent tandis que ma conscience se réveille elle aussi, et je voudrais replonger dans le sommeil. Mon cerveau peut bien échafauder tous les cauchemars qu'il veut, aucun ne sera plus horrible que la réalité sombre et froide qui s'impose à moi maintenant.

Une réalité où le monde s'effondre autour de moi.

Une réalité où l'homme que j'aime éperdument est suspecté de meurtre.

En soupirant, je me frotte le visage pour faire disparaître les dernières brumes du sommeil, et ma mémoire se précise. Il a déposé un baiser sur ma joue avant de se glisser hors de notre cocon et de partir dans l'air frais du petit matin. J'avais alors éprouvé un grand bonheur à rester au lit, bien enveloppée dans les couvertures tièdes encore imprégnées de son odeur.

À présent, je regrette de ne pas m'être levée en même temps que lui, parce que je ne veux pas rester seule. La solitude aide la panique rampante à gagner du terrain.

La solitude nourrit ma conviction que je vais perdre Jackson.

La solitude est mon ennemie jurée.

Mais j'ai à peine le temps de ruminer que cette solitude vole en éclats. La porte de la chambre s'ouvre brusquement et un petit soleil brun aux yeux bleus fonce sur moi avant de grimper sur le lit pour sauter dessus, avec un tel enthousiasme que j'éclate de rire malgré moi.

– Sylvia ! Sylvia ! J'ai fait des tartines avec oncle Jackson !

– Des tartines ? Vraiment ?

Ça me demande un effort, mais je parviens à garder une voix enjouée malgré la peur qui s'accroche à moi. Je serre Ronnie dans mes bras un court instant, mais soudain je ne fais plus vraiment attention à elle, car un homme est apparu dans l'encadrement de la porte.

Il se tient nonchalamment sur le seuil, un plateau en bois dans les mains. Ses cheveux noirs sont encore ébouriffés et il porte une barbe de deux jours, un

pantalon de pyjama en flanelle et un tee-shirt gris clair. Voilà un homme qui vient de se réveiller, et s'apprête simplement à prendre son petit déjeuner en parcourant le journal calé sous son bras.

Et pourtant, mon Dieu, je ne peux le réduire à cela. C'est la puissance et la tendresse, la force et le contrôle incarnés. C'est l'homme qui donne des couleurs à ma vie, l'homme qui illumine mes nuits.

Jackson Steele. L'homme que j'aime. L'homme que j'ai stupidement voulu quitter, un jour. L'homme qui a tenu bon et m'a ramenée auprès de lui. L'homme qui, en pourchassant mes démons, a conquis mon cœur.

Mais ce sont ces mêmes démons qui nous ont conduits là où nous sommes.

Parce que Robert Cabot Reed était l'un de ces démons, et qu'il est mort. Quelqu'un a pénétré dans sa maison à Beverly Hills et lui a donné un coup sur la tête avec une sculpture en ivoire.

Et je crains que ce quelqu'un ne soit autre que Jackson, et qu'il doive payer pour ce qu'il a fait.

Nous étions arrivés à Santa Fe hier en fin d'après-midi, tous deux gais comme des pinsons. Jackson avait l'intention de passer le week-end avec Ronnie, puis d'aller au tribunal dès le lundi afin de fixer une date d'audience pour sa requête : il voulait être reconnu comme le père de Ronnie aux yeux de la loi. Ces projets, cependant, ont été fauchés en plein vol lorsque des inspecteurs de la police locale sont venus nous accueillir à la descente de l'avion, pour informer Jackson qu'il devait rentrer à Beverly Hills afin d'être interrogé sur le meurtre de Reed.

Au lieu de baigner dans la douceur et la joie des retrouvailles, l'après-midi s'était transformée en un tourbillon frénétique de coups de fil entre le

Nouveau-Mexique et la Californie, avec des chamaileries d'avocats et des pourparlers dans tous les sens.

Jackson avait finalement décroché la permission de rester à Santa Fe pour le week-end, à condition de se rendre directement au poste de police de Beverly Hills le lundi matin à la première heure. En vérité, Jackson aurait pu obtenir de rester ici bien plus longtemps – à moins d'avoir l'intention de l'arrêter, la police ne pouvait pas faire grand-chose –, mais son avocat lui a conseillé de ne rien en faire : jouer à ce petit jeu n'est pas la meilleure manière d'obtenir l'appui de la police ni de s'attirer la sympathie du public. Et si nous ne savons pas encore sur quelles preuves matérielles la police s'appuie pour incriminer Jackson, le mobile du crime, lui, est tout trouvé.

Mobile.

C'est un mot si net, si propre sur soi, comparé à Reed qui était un mec dégueulasse, une ordure de première.

Non seulement il avait abusé de moi quand j'étais une toute jeune fille, mais il venait de me menacer de diffuser les horribles photos qu'il avait prises de moi à l'époque, si Jackson continuait d'empêcher le tournage d'un film que Reed voulait produire. Ce film, en révélant des secrets et des tromperies, propulserait l'innocente petite Ronnie au cœur d'un scandale monstrueux.

Jackson désirait-il empêcher la sortie de ce film ? Plus que tout au monde.

Voulait-il me protéger de la vision d'horreur de ces photos publiées sur Internet ? Bien entendu.

Souhaitait-il punir Reed pour tout ce qu'il m'avait fait subir, des années plus tôt ? Évidemment.

Jackson avait-il tué Reed, alors ?

Sur cette question-là, franchement, je sèche.

Et surtout, je n'ai pas le droit de la poser. D'après Charles Maynard, l'avocat de Jackson, il est hautement probable que la police m'interroge, moi aussi. Et il n'y a pas de passe-droit pour les petites amies. Ce qui signifie que je dois affirmer en toute honnêteté que Jackson ne m'a rien dit, sur les conseils de son avocat. Ni qu'il a tué Reed, ni qu'il ne l'a pas tué, ni qu'il a laissé planer le doute. Seulement qu'il ne m'a rien dit.

Rien.

Je sais ce que ça veut dire, bien sûr. « Rien » masque un « probablement » à tous les coups.

« Rien » masque un « comme ça tu ne pourras pas l'incriminer plus tard ».

« Rien » masque un « on essaie de parer au pire ».

Le seul fait d'y penser me fait trembler, et je m'assieds, le dos contre la tête de lit et mon oreiller serré dans mes bras, pendant que l'homme que j'aime dépose le plateau et le journal sur la petite table sous la fenêtre, dont les rideaux sont encore tirés.

C'est une tâche très simple, mais il l'exécute avec confiance et précision, tout comme il mène sa vie. Jackson n'est pas du genre à se laisser abattre par les aléas de l'existence, et il traitera ce préjudice comme il se doit. C'est un homme qui protège ce qui lui est cher, et j'ai la certitude que les deux personnes qu'il aime le plus au monde sont sa fille et moi.

Il pourrait, j'en suis persuadée, tuer pour nous protéger l'une ou l'autre, et cette idée provoque en moi un léger frisson de plaisir, rapidement altéré par une terreur immense. Parce que Jackson irait plus loin encore ; s'il pensait pouvoir nous protéger par son sacrifice, il n'hésiterait pas. Et j'ai peur que ce soit exactement ce qu'il a fait.

Si Jackson finit derrière les barreaux, j'ignore si j'aurai les épaules assez larges pour supporter le poids de la culpabilité.

Il s'assied au bord du lit, immédiatement assailli par un cyclone de trois ans qui réclame des chatouilles. Il obtempère en souriant, puis me regarde. Mais son sourire n'a pas tout à fait réchauffé ses yeux d'un bleu iceberg.

Je tends la main pour prendre la sienne. Combien de fois, depuis les quelques heures qui se sont écoulées depuis notre arrivée, ai-je tenté de trouver les mots justes pour l'apaiser ? Mais ces mots n'existent pas. Le mieux que je puisse faire, c'est d'être là.

D'un geste du menton, je désigne le journal qu'il a posé sur la table.

– On parle de toi là-dedans ?

– Non, ça m'étonnerait, c'est le canard local.

– Tu veux que je regarde ? dis-je en fronçant les sourcils.

Je ne parle pas du journal local, et il le sait. Ce que je propose, c'est de faire un tour sur Internet pour prendre la température des sites de tabloïds, et en particulier ceux qui parlent de Los Angeles, de Beverly Hills, de meurtres et de célébrités.

Il fait non de la tête, et son refus ne fait qu'accroître mon inquiétude. Il m'a dit hier qu'il voulait que rien ne vienne gâcher notre week-end avec Ronnie, ce que je comprends. Mais nous avons déjà ce nuage noir au-dessus de nos têtes – et savoir ce que l'on raconte au sujet de ce meurtre nous permettrait de nous préparer.

J'ai déjà avancé l'argument hier soir, mais je compte bien défendre ma position de nouveau. Et c'est ce que je m'appête à faire, quand il pose son doigt sur mes lèvres.

– J’ai regardé ce matin, dit-il doucement. Il n’y a rien.

– Vraiment ?

– Vraiment.

Il serre ma main et tend l’autre à Ronnie.

– J’ai vérifié sur ma tablette pendant que cette petite-là faisait griller le pain. Pas vrai ? lui demande-t-il en la chatouillant tandis qu’elle l’escalade. Pas vrai ?

– Si ! Si ! glapit-elle, même si elle n’a bien sûr aucune idée de ce dont nous parlons.

– Ton témoin m’a l’air un peu corrompu, dis-je en me forçant à sourire.

Il a endossé son rôle de père avec un naturel et une aisance qui m’épatent.

– Peut-être. Mais son témoignage est véridique.

Il l’embrasse sur le sommet de la tête et l’attire à lui, dans un geste empreint d’une émotion brute, si déchirante que j’en suis bouleversée.

– Tu devrais aller voir Grammy dehors, dit Jackson à la fillette. Fred se demande sûrement où tu es.

À l’évocation du chiot, les yeux de Ronnie pétillent. Ils sont du même bleu que ceux de Jackson.

– Tu vas venir aussi ?

– Bien sûr, promet-il. Laisse-moi discuter avec Syl pendant qu’elle boit son café, et je viendrai te rejoindre.

– Et tu vas manger tes tartines ? me demande-t-elle avec sérieux.

– Mais oui, j’en salive d’avance ! Je parie que ce sont les meilleures tartines du monde.

– Ouais, confirme-t-elle avant de quitter la chambre comme une fusée.

Jackson la regarde sortir, et moi, je regarde Jackson. Lorsqu’il s’aperçoit que je l’observe, il sourit, l’air confus :

– C’est parfois difficile à croire... qu’elle est vraiment ma fille, je veux dire.

Je songe aux cheveux noirs de la fillette, à ses yeux bleus. À son intelligence, son caractère énergique et sa détermination d’airain.

– Ce n’est pas difficile du tout.

J’espérais lui arracher un sourire, mais il a toujours l’air aussi triste.

– Il n’y avait vraiment rien ?

– Rien, je te le promets.

Je dois avoir une moue dubitative, car il enchaîne :

– La police ne va pas donner de noms. Pas tant qu’il n’y aura pas d’arrestations. Sauf si ça traîne trop et qu’elle préfère éviter les fuites dans la presse.

– Et c’est ta grande expérience de la pègre qui te permet d’affirmer ça ?

– Des années de séries télé, corrige-t-il. Mais tu sais bien que j’ai raison.

Je hoche la tête. Ça se tient. Et puis, la police ne sait pas encore tout. Pour autant que je sache, elle n’est au courant que de la détermination de Jackson à bloquer le film. Le chantage et l’existence de Ronnie n’ont pas été dévoilés.

Toutefois, ces réflexions n’apaisent en rien mon angoisse. Parce que si... non, *quand* ces éléments seront révélés, ils ne feront que renforcer les soupçons qui pèsent déjà sur Jackson.

– Est-ce que ça va ? je lui demande.

C’est une question bête et maladroite, qui révèle mon impuissance face à la situation.

– Non, admet-il.

Il me caresse la joue du bout des doigts, attentif à mon expression, cherchant à croiser mon regard. Il semble perdu tout d’abord, mais dans ses yeux, c’est

très vite la chaleur, le besoin que je vois. C'est à moi qu'ils sont adressés, et il ne s'agit en aucun cas d'une question. Il n'y a pas de requête à exprimer, pas de permission à accorder. Il glisse simplement la main autour de ma nuque et m'attire à lui, puis sa bouche s'empare de la mienne.

Je m'offre à lui sans hésiter. Je suis à lui, corps et âme, quelle que soit la manière dont il a besoin de moi.

Son baiser s'intensifie, sa langue joue avec la mienne. Sa bouche est brûlante et affamée.

Nous n'avons pas fait l'amour hier soir, trop harassés par le voyage et par la tornade d'émotions qui ont suivi. Trop pris par la famille et par Ronnie.

C'est en partie la raison pour laquelle je m'attends à davantage qu'à la fougue de ce baiser. Je m'attends à ce que ses mains pétrissent mes seins. Je m'attends à ce que, la respiration soudain hachée, il m'allonge sur le lit et se lève pour aller fermer la porte et tourner le verrou. Je m'attends à sentir le matelas bouger quand il me rejoindra, à entendre le frottement du coton contre les draps quand il retirera ma culotte.

J'anticipe la chaleur de son corps contre le mien. Mes poignets attachés avec son tee-shirt, celui que je lui ai volé pour dormir, et qu'il m'ôtera brutalement avant de s'en servir pour me contraindre.

J'imagine la tension dans mes cuisses quand il écartera mes jambes sans ménagement, et la brûlure passagère quand il me pénétrera d'un coup, avant de se perdre dans cette passion débridée dont il a besoin. Terriblement besoin.

Je m'attends à tout ça parce que je le connais. Parce que son univers a échappé à son contrôle. Jackson est non seulement du genre à avoir besoin de tenir les

rênes, mais aussi de s'en emparer. Jackson ne se laisse pas balloter par la tempête, il ne subit pas les éléments comme une coquille de noix sur l'océan. Il se bat. Il vainc. Il rafle la mise.

J'ai canalisé toute cette énergie à travers le sexe.

Il m'avait dit ça, un jour. Et il me l'a démontré de très, très nombreuses fois depuis.

Pourtant, il ne vient pas à moi. Il ne s'empare de rien. Il ne conquiert rien.

La peur s'insinue en moi alors qu'il me relâche et se lève. Il ne croise pas mon regard et se tourne vers la fenêtre avant de se passer la main dans les cheveux.

– Jackson ?

Il ne réagit pas. Immobile, il me tourne le dos, épaules voûtées. Je sais qu'il ne m'a même pas entendue ; comment le pourrait-il ? Il est à des kilomètres d'ici, loin de cette chambre au parquet de bois brut.

Devant lui, sur la table, mon café et mes tartines attendent. Il pousse le plateau et ouvre les rideaux pour laisser entrer la lumière matinale.

Nous sommes dans la maison de Betty Wiseman, l'arrière-grand-mère de Ronnie. C'est une famille aisée, mais cette maison du Nouveau-Mexique n'est qu'un « modeste » pied-à-terre de « seulement » 450 m². Jackson et moi occupons l'une des chambres d'amis qui donnent sur l'arrière de la propriété. La vue que j'ai eu le temps d'admirer hier soir était splendide, avec les montagnes habillées dans leurs couleurs automnales, les étendues verdoyantes et la végétation à feuillage persistant. Les rouges et les ocres de la pierre et des arbres. Et, bien entendu, le ciel d'un bleu soutenu, si vaste et si resplendissant qu'il semble emplir votre âme.

Mais depuis le lit où je suis toujours assise, raide, empruntée et légèrement inquiète, je n'aperçois qu'une

partie de la terrasse et la façade de la maison. Je n'ai pas accès au panorama sublime que Jackson est en train de contempler. Nos perspectives diffèrent radicalement, et cette réalité me mine.

Je m'humecte les lèvres. Je me sens distante, paumée, bonne à rien. Un peu en colère, aussi. Parce que je ne veux pas le voir souffrir, pas quand j'ai les moyens de le soulager.

Mais c'est bien le cœur du problème. Elle est là, ma plus grande peur.

Je crains, non de ne pouvoir apaiser Jackson, mais qu'il préfère porter son fardeau tout seul.

Oh, et puis merde.

Je repousse les couvertures et m'approche de lui. Le tee-shirt que je lui ai piqué m'effleure le haut des cuisses. Debout derrière lui, je glisse mes bras autour de sa taille et le serre fort, ma joue contre son dos. Je respire son odeur, virile, musquée, avec de légers effluves d'adouçissant. Ça sent bon le propre, et peut-être même un peu le père de famille. Mais sur Jackson, c'est aussi un parfum très, très sexy.

Mes mains sont posées sur sa taille, et il serait facile de les faire glisser un peu plus bas. De le caresser, de le faire bander. De jouer avec lui. De le séduire et de le combler.

De faire monter sa fièvre au point qu'il ne puisse plus penser à rien d'autre qu'à me baiser, qu'il ne veuille rien d'autre que moi. De le titiller jusqu'à ce qu'il me prenne et me jette sur le lit pour une étreinte explosive qui nous consumera tous les deux, et détruira au passage les ombres qui se sont glissées entre nous, par le feu, la chaleur et l'éclat éblouissant de notre union.

Mais ce n'est même pas ce que je souhaite. Pas vraiment. Ce que je souhaite – ce dont j'ai besoin –,

c'est que Jackson vienne me chercher. Qu'il se serve de moi comme il l'a déjà fait par le passé, pour panser ses blessures et retrouver son intégrité.

Alors, au lieu de descendre ma main pour empoigner sa queue, je me contente de rester sans bouger, agrippée à cet homme que j'aime et dont je ne peux plus me passer. Avec l'espoir, malgré tout, qu'il n'est pas en train de m'échapper.

Un ange passe, puis un autre. J'entends le chien aboyer dans le jardin, les éclats de rire suraigus de Ronnie, puis les voix plus graves de son arrière-grand-mère et de Stella, la gouvernante devenue nounou.

Jackson est immobile, jusqu'à ce que ses mains viennent se poser sur les miennes, toujours sur sa taille, maintenant fermement mon étreinte. Je ferme les yeux pour mieux savourer ce contact, pour mieux sentir sa force. C'est alors qu'il écarte doucement mes mains pour se dégager de mes bras.

Je m'étreins moi-même pour compenser la perte de sa chaleur. Mais c'est inutile ; je suis glacée jusqu'à l'os. Perdue, courroucée, apeurée. Et seule, si seule.

Il va s'asseoir au bord du lit et se frotte le visage. Lorsqu'il relève les yeux vers moi, il paraît si las que ma colère et mon incertitude semblent fondre comme neige au soleil, et je n'ai plus qu'une envie : le consoler. Je vais m'agenouiller devant lui et je pose les mains sur ses cuisses.

Bien que timide, son sourire me réchauffe le cœur, et je pourrais pleurer de soulagement lorsque de son pouce, il me caresse tendrement la joue.

– Je suis désolé, je suis en vrac.

– À peine, je le charrie, et je suis récompensée par son air amusé. Mais tu vas surmonter tout ça. *On* va surmonter tout ça.

– Je voulais seulement ramener ma fille à la maison. Ses paroles résonnent bizarrement, comme si quelque chose ne collait pas. Il me faut un moment pour comprendre pourquoi.

– Tu voulais ? je répète.

– J’ai appelé Amy ce matin, dit-il d’un ton neutre et dépourvu d’émotion, qu’il semble maintenir au prix d’un effort considérable.

– Oh.

Amy Brantley est l’avocate qui gère ses affaires privées à Santa Fe. C’est elle qui s’est occupée du dossier pour établir la paternité et les droits parentaux de Jackson. Je ne l’ai pas encore rencontrée, mais je sais que c’est elle qui s’occupera de l’audience pour la requête de Jackson, dès que possible.

– Alors, qu’est-ce qu’elle a dit ? Sais-tu quand l’audience sera fixée ?

Son regard s’assombrit.

– Il n’y a plus d’audience. On va temporiser.

– Quoi ? Mais...

J’essaie de réfléchir. Je me rends compte alors que j’aurais dû m’y attendre. Je sais ce que ça signifie. Ça signifie qu’il ne pense pas être là pour s’occuper d’elle.

– Oh mon Dieu, Jackson.

J’aurais voulu que ma voix ne trahisse pas autant mon effroi.

– Non, dit-il avant de le répéter plus fermement. *Non.* Je n’abandonnerai pas. Je ne me coucherai pas. Mais je ne veux pas prendre de risques pour ma petite fille. Et si le pire arrivait et que je me retrouvais en taule ? C’est Megan sa tutrice légale pour le moment, mais ce ne sera plus le cas une fois que mes droits seront établis. Est-ce qu’un tribunal californien renverra Ronnie au Nouveau-Mexique ? À Megan, son

ancienne tutrice admise dans un centre de soins pour ses troubles mentaux ? Ou à Betty, malgré son grand âge ? Peut-être. Mais le plus probable, c'est que Ronnie atterrisse dans une famille d'accueil, et je ne peux pas prendre ce risque. Je ne prendrai pas ce risque.

Je voudrais protester. Lui dire combien je suis affectée moi aussi. Lui promettre qu'il surmontera tout ça. Mais je crains que le fait de mettre des mots là-dessus ne fasse que souligner l'étendue de sa perte. Alors je me contente de murmurer :

– Je suis désolée.

– Moi aussi.

J'ai envie de me blottir dans ses bras et d'y rester. J'ai envie de me perdre en lui. De m'étourdir de son odeur, de sa peau, jusqu'à ce que toutes mes peurs aient disparu.

Mais il ne m'ouvre pas ses bras et je n'ose pas traverser ce nuage noir qui me sépare de son étreinte : et s'il me repoussait ?

Alors, j'agis à l'opposé de mes désirs. Je me relève et me force à sourire.

– Bon. Alors, qu'est-ce qui est prévu ? Il faut que tu sois à Beverly Hills demain matin, c'est ça ? À quelle heure on part d'ici ?

Il semble presque soulagé que je change de sujet.

– Cet après-midi. Je veux avoir le temps de parler avec Charles et le nouvel avocat avant de me jeter dans la fosse aux lions demain.

Charles Maynard, son avocat à Los Angeles, lui a promis d'engager un ténor du barreau pour le défendre. Je l'interroge :

– Grayson et Darryl sont au courant ?

Grayson Leeds est le pilote à la tête de la flotte de Stark International, et quand Damien a proposé

à Jackson l'un de ses plus petits jets, il a choisi de mettre Grayson aux commandes et a désigné Darryl, une nouvelle recrue, comme copilote. Au départ, les deux hommes devaient simplement effectuer les deux heures de vol jusqu'à Santa Fe, nous y déposer puis rentrer en Californie. Mais quand la police est venue nous accueillir pour nous annoncer le changement de programme, Grayson et Darryl sont finalement restés. Eux aussi bénéficient de l'hospitalité des Wiseman.

– Je viens de les prévenir, dit Jackson. Ils seront prêts. J'ai prévu de lever le camp juste après le déjeuner.

– Alors tu n'as rien à faire dans cette chambre.

Je tourne la tête vers la fenêtre et lui tends la main pour l'aider à se relever.

– Va jouer avec ta fille, Jackson Steele, dis-je en caressant sa joue râpeuse. Ce sera court, mais c'est pas grave. Très bientôt, tu pourras passer beaucoup plus de temps avec elle.

Il semble sur le point de répliquer quelque chose, mais se contente de hocher la tête.

– Tu viens ?

– Je vais prendre une douche d'abord. Et puis, dis-je en faisant un geste vers mon petit déjeuner refroidi, je ne peux pas sortir de là avant d'avoir mangé les meilleures tartines du monde.

Il éclate de rire, et je ne suis pas mécontente de ma blague à deux balles.

Je le regarde s'éloigner avant de refermer la porte derrière lui. Puis je retourne à la fenêtre pour guetter son arrivée sur la pelouse. Il débarque au bout de quelques instants, et appelle Ronnie sous mon regard ému. La fillette court vers lui tandis que le chiot bondit autour d'eux. Il la soulève de terre et la fait tourner dans les airs, le visage radieux.

Mon cœur se serre. Je sais que ce bonheur sera de courte durée. Et j'ai peur que la situation ne s'aggrave durablement. Pire : les choses pourraient mal tourner et ne plus jamais s'arranger.

Mon téléphone sonne au moment où je sors de la douche. Je ne reconnais pas le numéro et l'espace d'un instant, j'envisage de laisser la messagerie prendre le relais. Je réponds finalement, au cas où ce serait Cass, ma meilleure amie, qui m'appelle de chez une copine, ou Charles, qui cherche à me joindre depuis le bureau d'un confrère. Ça pourrait même être Damien Stark, mon patron, qui me téléphone depuis un hôtel où Nikki et lui ont décidé de passer le week-end sur un coup de tête.

Bien entendu, il ne s'agit d'aucun d'entre eux.

La voix à l'autre bout de la ligne est celle de mon père.

– Sylvia. Ma chérie, il faut qu'on parle.

Je me raidis. Ce terme d'affection, autant que le ton qu'il emploie, me hérissent. Comme s'il était soucieux. Comme s'il en avait quelque chose à foutre de moi.

Je sais très bien que ce n'est pas le cas.

Je sais qu'il m'appelle uniquement parce que Jackson l'a forcé à se confronter à une réalité qu'il a bien pris soin d'éviter depuis mes quatorze ans : le fait qu'il m'ait jetée dans les pattes de Robert Cabot Reed, et qu'il ait ensuite regardé ailleurs pendant que ce salopard me dépouillait de moi-même.

– Sylvia, insiste-t-il. Sylvia, parle-moi.

– Tu tombes mal, là.

Ma voix est si tendue que j'ai du mal à expulser les mots.

– Je t'ai laissé au moins douze messages. Tu ne m'as pas rappelé.

– Donc tu as pensé m’avoir en m’appelant depuis un numéro inconnu ?

– Tu ne m’as pas laissé le choix. J’ai besoin de te parler.

– *Tu* as besoin ?

Ces mots résonnent, pleins de noirceur et d’acrimonie. Quatre malheureuses syllabes, qui pourtant semblent résumer toute mon affreuse enfance.

– *On* a besoin, corrige-t-il immédiatement. On a besoin de se parler. À propos de Reed. De ce qui s’est passé. Des photos avec lesquelles il t’a menacée.

– Je ne peux pas.

Je secoue la tête, comme pour faire barrage à tout ce qu’il dit, comme si je pouvais repousser tous les souvenirs qu’il évoque. En vain. Le sol semble se dérober sous moi, et j’agrippe le rebord du lavabo pour m’aider à rester debout.

– Tu ne peux pas continuer à m’ignorer comme ça.

Si. Bien sûr que je peux. Mais je ne parviens pas à le lui rétorquer. Pas là. Pas quand ma gorge se serre, que la pièce devient grise et que le sol se met à tanguer, comme pour permettre à ces horribles souvenirs de rouler plus facilement jusqu’à moi.

– Il faut qu’on parle, Sylvia. C’est très important.

Sa voix me parvient de très, très loin, comme un vague bruit qui n’aurait rien à voir avec moi. Et je ne veux plus l’entendre.

Je ne peux pas. Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas.

Je ne sais pas trop si je prononce vraiment cette phrase, ou si je ne fais que la hurler dans ma tête. J’ignore comment, mais je parviens à raccrocher d’un doigt tremblant, avant que le téléphone ne s’échappe de mes mains. Mes genoux défont soudain, et je me

retrouve allongée par terre, en position fœtale. Je ferme les yeux et je serre mes genoux contre ma poitrine tout en me balançant d'avant en arrière pour contenir la vague de panique et les souvenirs qui m'assaillent et menacent de me submerger.

J'ai horreur de ça, de cette terreur. De ce sentiment d'être perdue. Hors de contrôle.

D'être rejetée brutalement dans ce passé douloureux, sans avoir été prévenue.

Si j'avais su que c'était lui, j'aurais pu me préparer. J'aurais pu me blinder.

Ah bon ? Tu aurais pu ? Mais l'aurais-tu vraiment fait ? Ou bien te serais-tu contentée de te cacher, de fuir ses paroles ? Sa voix ?

Le poids de la vérité oppresse ma respiration. Évidemment que je me serais planquée. Si c'était possible, je fuirais mon père jusqu'à mon dernier souffle.

J'inspire profondément et m'ordonne de me ressaisir. Il est parti. C'est terminé. Et je peux gérer ça.

Mais surtout, je *dois* gérer ça.

Ça fait moins d'une semaine que Jackson lui a révélé ce que Robert Cabot Reed m'avait fait. Ce n'est pas que mon père ne se doutait de rien, non. Après tout, c'est lui qui m'a présentée à Reed quand j'étais ado. C'est lui qui acceptait les sommes faramineuses que Reed payait en échange de mes services comme mannequin, mais qui allaient en vérité bien au-delà.

Et c'est mon père qui a ignoré mes demandes pour que ces séances photo prennent fin.

Alors, oui, mon père savait ce qui se passait dans le studio de Reed, mais il a toujours préféré fermer les yeux. Jusqu'à mercredi dernier, quand Jackson l'a obligé à reconnaître le passé, mais aussi à regarder

le présent en face. Un présent dans lequel Reed me faisait chanter, menaçant de divulguer ces photos hideuses à la presse si je ne parvenais pas à convaincre Jackson de laisser Reed faire son film.

Depuis ce mercredi soir, mon père n'a pas cessé de m'appeler, et je n'ai pas cessé d'ignorer ses appels. Je ne suis pas près de transiger là-dessus. Pour moi, ce type n'a plus été mon père depuis le jour où il m'a conduite au studio de Reed pour la première fois. S'il téléphone pour me présenter ses excuses, je n'en ai vraiment rien à carrer. Et si c'est pour implorer mon pardon, il peut aller se faire voir.

Je me secoue et me donne de petites gifles, comme si j'étais la victime d'un traumatisme et qu'il fallait me ranimer. En fin de compte, c'est exactement ça.

Il faut que je me ressaisisse, parce que je ne peux pas, je ne peux pas, *je ne peux pas* laisser Jackson me voir dans cet état. Non parce que je crains qu'il ne me reconforte pas, mais parce que je suis certaine qu'il le fera. Il peut faire en sorte de me tenir à l'écart de ses problèmes et de ses angoisses, mais il ne réussira pas à oublier les miens. Au contraire : ma douleur va fusionner avec la sienne, et je ne peux pas lui imposer ça. Pas maintenant. Pas aujourd'hui.

Cependant, même si je sais que je prends la bonne décision en taisant cet appel, j'ai peur que mon silence soit le premier pas sur un sentier obscur qui m'éloignera de Jackson. Et si je ne me bats pas pour qu'il reste à mes côtés, je le perdrai, et les ombres auront gagné.

– *Mademoiselle Brooks ?*

La voix de Grayson s’infiltré dans le coton qui semble me remplir le crâne, et je me redresse brusquement, le cœur battant, soudain prise de panique. Je m’affole :

– Quoi ? Qu’est-ce qui se passe ? Pourquoi vous êtes là ? Vous n’êtes pas censé faire voler ce machin ?

Je n’aime pas les voyages en avion – ça me retourne l’estomac et me colle des angoisses pas possibles. La seule chose que j’apprécie, c’est ce moment après l’atterrissage où je réalise que j’ai miraculeusement survécu, alors que j’ai été propulsée dans les airs à l’intérieur d’une boîte de conserve géante. Alors, quand Grayson nous a annoncé qu’il y avait des orages au-dessus du Nouveau-Mexique et de l’Arizona, j’ai cédé et j’ai pris des cachets contre le mal des transports, comme Jackson. D’habitude, ça me fait juste un peu somnoler. Mais au déjeuner, Stella avait posé un pichet de sangria sur la table, et comme je mourais de chaud après avoir joué dans le jardin avec Jackson et Ronnie, j’avais vidé d’une traite mon premier verre, et je m’étais un peu trop resservie ensuite.

J’avais donc déjà un sacré coup de barre en montant dans l’avion, et les cachets m’avaient achevée. Être réveillée en sursaut n’a fait qu’accroître ma phobie.

– Tout va bien. Rassure-toi, me dit Jackson d’une voix douce et apaisante.

Je me force à me détendre. J’étais profondément endormie, et à présent que Jackson me cajole, et que je me laisse faire avec reconnaissance, je songe que les voyages en avion ne sont peut-être pas si terribles après tout, du moment qu’il est à mes côtés, son bras sécurisant autour de mes épaules.

Je soupire en chérissant le confort qu’il me procure. Je ne lui ai rien dit de la zone grise qui semble s’étendre entre nous. Je me cramponne comme une forcenée à tous les signes indiquant notre connexion, même les plus subtils. Nos doigts qui s’effleurent. La moindre pression de sa main sur mon dos lorsque nous sommes debout. Chacun de nos regards, chacun de nos sourires.

Pourtant, ce n’est pas suffisant. Nous nous sommes toujours complétés à merveille, Jackson et moi, comme les pièces d’un puzzle. Mais à présent, on dirait que quelqu’un a tordu les pièces et que l’assemblage n’est plus si évident, si naturel. Ce décalage me rend dingue. Je ne sais pas si je vais pouvoir le supporter très longtemps, et bientôt il me faudra confronter Jackson. Je vais devoir l’attraper, le prendre entre quatre yeux et exiger qu’il me dise pourquoi il est si loin de moi – tout en espérant que la manœuvre ne le fera pas fuir davantage.

Mais ce n’est pas le moment. Pas encore. Là, j’exige seulement de savoir pourquoi le commandant de bord est agenouillé devant moi au lieu de s’affairer dans le cockpit où il est censé se trouver. Je lui lance un regard suspicieux.

– Sérieusement. Pourquoi vous n’êtes pas au volant, ou au manche, ou je ne sais quoi ?

– Darryl s’en occupe, m’assure Grayson. Je suis

désolé de vous réveiller, mais il y a un appel par satellite pour vous.

– C’est Damien ?

– C’est Trent, intervient Jackson. J’ai proposé de le prendre, mais il a insisté pour te parler.

C’est curieux, mais je ravale mon inquiétude et me dis que ce n’est pas nécessairement grave. Après tout, je téléphone tout le temps à Damien quand il est en avion. C’est juste un moyen de communication supplémentaire. Trent a sans doute besoin d’un numéro que Rachel ne trouve pas. Ou bien que je le décharge sur un de ses projets parce qu’il se retrouve avec deux rendez-vous en même temps. Quelque chose de banal, qui sera vite réglé.

Mais pas une crise. Parce que franchement, là, mon quota de crises est rempli.

Grayson me rapporte un casque téléphonique, puis retourne dans le cockpit pour me transférer l’appel.

Quelques secondes plus tard, j’entends la voix de Trent Leiter dans les écouteurs.

– Tu es assise ?

– Je suis dans un avion, Trent. À ton avis ?

– Désolé. Pardon, désolé, débite-t-il nerveusement.

Comme il est plutôt placide en temps normal, son attitude me pousse à me lever pour faire les cent pas dans la cabine.

– *Qu’est-ce qu’il y a ?* articule silencieusement Jackson.

Je ne peux que hausser les épaules.

– Bon sang, Trent, qu’est-ce qui se passe ?

– Oh, et puis merde, dit-il, et je peux presque visualiser ses épaules s’affaisser.

Trent n’est pas vilain garçon, mais il n’est pas charismatique pour autant. Son principal atout demeure son charme juvénile qui surprend les clients. Il sait s’en

servir pour sympathiser avec eux en les emmenant dans des bars sportifs et aux matchs des Lakers. Quelques bières, les dernières statistiques sur les joueurs, et c'est dans la poche.

Là, sa gêne et sa nervosité sont si palpables que la nouvelle qu'il doit m'annoncer est forcément mauvaise. Et je suis persuadée que c'est en lien avec le complexe hôtelier ; la vague idée qu'il m'appelait à la rescousse pour que je tiens la main d'un investisseur pendant une visite guidée de Century City s'est perdue dans la stratosphère.

– *Trent !*

– L'info a fuité. Une putain de fuite, et maintenant elle est partout.

Je suis presque à la porte du cockpit, alors je fais volte-face, croisant immédiatement le regard de Jackson. Il s'apprête à se lever aussi, manifestement inquiet, mais je secoue la tête.

– Quoi ? Quelle info ? dis-je d'une voix tendue à l'extrême.

– Un article est paru dans *The Business Round-Up*, explique-t-il.

Je vois de quel journal il parle. C'est un quotidien local distribué dans le centre-ville de Los Angeles. Trent poursuit :

– Je ne sais pas comment ils ont eu le tuyau, mais c'était sur leur site Internet ce matin, et les tabloïds ont relayé l'article quelques heures plus tard. Maintenant, c'est plus ou moins partout.

– Mais quoi ? Allez, Trent, accouche !

Tout en parlant, je me rue vers mon siège et fouille mon sac pour en sortir ma tablette et vérifier moi-même sur le site du *Business Round-Up*. J'essaie de me connecter, puis me rappelle que nous avons promis

à Grayson de ne pas nous inquiéter au sujet du WiFi – le vol ne dure que deux heures, et nous allons nous abîmer dans la réalité bien assez tôt comme ça.

– L'article raconte que les investisseurs sont inquiets. Ils étaient déjà flippés à cause des Grandes Marées, souligne Trent.

L'hôtel des Grandes Marées est un projet concurrent du mien, et se situe à Santa Barbara, à quelques heures seulement de *mon* complexe hôtelier, sur l'île de Santa Cortez. C'est très irritant pour moi, car les promoteurs des Grandes Marées tiennent les détails secrets pour faire monter la sauce en attendant l'ouverture. Mais je sais de source sûre que le projet est directement inspiré de mon idée pour Cortez. Et ça me fait franchement chier.

Trent s'éclaircit la gorge et poursuit :

– Maintenant, ils disent que si l'architecte du Domaine de Cortez est suspecté de meurtre, alors ce n'est peut-être pas le genre de projet qu'ils ont envie de financer.

– *Putain.*

Je ne sais plus trop à quel moment je me suis rassise, mais je suis sur mon siège, et Jackson se penche vers moi, l'air soucieux.

– *Raconte-moi*, demande-t-il en silence.

Cette fois, j'obtempère.

– C'est public, je murmure. Il y a eu une fuite. Ils savent que tu es suspecté de meurtre, dis-je, avant de m'adresser à Trent. Comment est-ce arrivé ?

– Le plus probable, c'est qu'un journaliste ait un informateur dans la police de Beverly Hills. Si tu veux des scoops bien juteux sur les stars, c'est l'endroit idéal pour sortir ton fric et voir s'il y a moyen de graisser la patte à quelqu'un.

– Merde.

Je prends une profonde inspiration pour essayer de rester calme. À côté de moi, Jackson semble prêt à défoncer la carlingue du jet à coups de poing. Cette idée jurant affreusement avec ma phobie de l'avion, je m'empresse de lui attraper la main pour la serrer de toutes mes forces. Je veux raccrocher. Jeter ce fichu casque à l'autre bout de la cabine et me réfugier sur les genoux de Jackson. L'étreindre, le laisser m'étreindre, et simplement respirer, enfin.

Non, en fait c'est faux. Je veux bien plus que ça. Je veux que ses mains m'emportent. Que sa bouche me dévore. Je veux qu'il me fasse tout oublier. Qu'il efface mes peurs.

Et je compte bien lui réserver le même traitement.

Mais l'endroit ne s'y prête pas : un petit jet de huit places, séparé du cockpit par une porte mince comme un bristol... Ce serait insensé.

Et à vrai dire, je redouterais que Jackson ne me repousse. Il le ferait gentiment, avec un geste tendre, et même un baiser. Mais j'en souffrirais malgré tout.

De frustration, je me lève de nouveau. Je suis trop sur les nerfs pour rester assise. Timidement, Trent m'appelle :

– Syl ? Tu es là ? On a été coupés ?

– Je suis là. Damien est au courant ?

– Oui.

À l'évocation de son demi-frère, Jackson se lève à son tour. Sans un mot, il touche mon épaule du bout des doigts, par solidarité, avant d'aller vers l'arrière de l'appareil. Il marche moins qu'il n'implose. Comme si toute sa colère et son énergie étaient siphonnées au plus profond de lui-même. Il a besoin de relâcher la pression – je le sais bien. Et c'est avec une appréhension mêlée